

est mort et s'empare de la puissance. L'ainé, Hermann, dans un accès d'exaltation romantique, se fait chef de brigands. Il délivre son père et se trouve être involontairement le meurtrier de son frère, qu'il a délivré ainsi des remords qui aboyaient dans son cœur, selon l'expression de Schiller.

Un tel mélodrame offrait sans doute des situations musicales, mais d'une interprétation très-difficile. Il n'aurait pas été un obstacle au succès, malgré son invraisemblance, car nous avons vu réussir le *Traviata*, dont la conception est encore plus bizarre. La musique de Mercadante a des formes trop développées et trop classiques pour s'associer à des impressions brusques et sauvages. Cet opéra a été accueilli sans enthousiasme par l'auditoire du Théâtre-Italien. On a cependant remarqué la cavatine dite par Tamburini, et précédée d'une gracieuse ritournelle jouée par le cor : *Ove a me tu volga un guardo*; un air brillant et chaleureux d'Amélie, chanté par Mlle Grisi; la cavatine de Rubini : *Questi due verdi salci*; enfin, le trio avec chœur, qui termine magistralement le premier acte. Dans les deux autres, on distingue la prière d'Hermann et le duo qu'il chante avec son père. Lablache jouait le rôle du vieux comte de Moor. Mercadante, qui était venu à Paris pour faire représenter cet opéra, retourna à Milan peu satisfait de l'accueil fait à son œuvre.

BRIGANTIA, nom latin de Bragance et de Brégenz.

BRIGANTIN s. m. (bri-gan-tain — rad. *brig* ou *brick*). Mar. Petit bâtiment à un ou deux mâts, gréé comme un brick, et qui n'a qu'un pont : *Aujourd'hui, on rencontre peu de brigantins*. (A. Jal.) *Du xve au xviii^e siècle, il y eut, dans la marine de guerre, des brigantins employés comme mouches ou avisos*. (Bachelet.)

— Art milit. Sorte de lit portatif de campagne.

— *Encycl.* Le *brigantin* a deux mâts, comme le brick, dont il peut être regardé comme un diminutif, bien que son existence soit beaucoup plus ancienne. Il n'a point de troisième foc ni de flèche-en-cul. Il n'a qu'une grande voile, nommée brigantine, et qui s'amène quand le vent devient trop fort; souvent aussi sa corne s'amène par la partie élevée qu'on appelle *pic*. Au xve siècle et pendant les deux siècles suivants, il y avait dans la marine de guerre des *brigantins* marchant à la rame; les corsaires barbaresques avaient beaucoup de navires de ce genre. Les matelots de l'équipage étaient armés d'espinoles; en cas d'attaque, la moitié des hommes se battait pendant que l'autre moitié ramait.

BRIGANTINE s. f. (bri-gan-ti-ne — rad. *brigantin*). Mar. Petit bâtiment en usage dans la Méditerranée :

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.

C. DELAVIGNE.

■ Voile trapézoïde, particulière au brigantin.

— Art milit. Syn. de BRIGANDINE.

BRIGANTINUS LACUS, nom ancien du lac de Constance.

BRIGANTIUM, nom latin de Brangon.

BRIGANTUM FLAVIUM, nom latin de Betanzos, ville d'Espagne.

BRIGAUT s. m. (bri-gô). Comm. Gros bois neuf à brûler.

— Agric. Bout des branches qu'on coupe aux arbres.

BRIGE, ville de l'ancienne Grande-Bretagne, chez les Belges, près de la ville actuelle de Broughton, dans le comté de Lancastre.

BRIGENSIS PAGUS, nom latin du pays de Brie.

BRIGENTI (Ambroise), linguiste italien, qui florissait à Mantoue au xviii^e siècle, et qui appartenait à l'ordre des capucins. Il a publié, sous le titre de *Glossographia onomatographica*, etc. (Mantoue, 1702, in-fol.), un ouvrage rempli de savantes recherches.

BRIGENTI (André), poète italien, né à Agna, près de Mantoue, en 1680, mort en 1750. Il se rendit, vers 1713, à Rome, où il devint précepteur des enfants du prince Borghèse, et où il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres. Outre des pièces de vers et plusieurs discours, on a de lui un poème intitulé : *Villa Borghesia, vulgo Pinciana, poetice descripta* (Rome, 1716), dans lequel il décrit avec exactitude les chefs-d'œuvre rassemblés dans la villa Borghèse.

BRIGGS (Henri), mathématicien anglais, né dans le Yorkshire vers 1556, mort à Oxford en 1630, professa la géométrie dans cette dernière ville et au collège de Gresham, à Londres. Il est surtout connu par ses immenses travaux sur les logarithmes; ce fut lui qui eut l'idée de leur donner le nombre 10 pour base. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le plus important est son *Arithmetica logarithmica* (Londres, 1624, in-fol.), travail gigantesque, qui devint le type de toutes les tables de logarithmes des nombres naturels de 1 à 20,000 et de 90,000 à 100,000 avec quatorze décimales. On appelle encore aujourd'hui les logarithmes dont nous faisons usage *Logarithmes de Briggs*, pour les distinguer de ceux de Noper, l'auteur de cette mémorable

invention. Citons encore de Briggs sa *Trigonometria britannica* (1630, in-fol.); des *Tables pour le perfectionnement de la navigation*; un *Traité sur le passage Nord-Ouest de lamer du Sud* (1622); une *Table pour trouver la hauteur du pôle*, publiée dans les *Theories of the seven planets* de Blondel (1602), etc.

BRIGGS (Guillaume), médecin anglais, né en 1641 à Norwich, mort en 1704. Il s'adonna d'un façon toute spéciale à l'étude de l'œil et de ses maladies, et il est le premier qui ait bien établi les fonctions du nerf optique, de la rétine et des conduits lymphatiques. Briggs devint médecin de Guillaume III; il fut nommé membre de la Société royale de Londres et membre correspondant de l'Académie des sciences. Son principal ouvrage, intitulé *Ophthalmographia* (Cambridge, 1676, in-12), renferme sa *Théorie de la vision*, dont Newton faisait le plus grand cas et qui avait été publiée en 1662 dans les *Transactions philosophiques*.

BRIGGS (Henry PERRONET), peintre anglais, né à Norfolk en 1792, entra comme étudiant à l'Académie de Londres en 1811, exposa pour la première fois en 1814, fut élu associé de l'Académie en 1825, et académicien en 1832. A partir de cette dernière époque, il abandonna presque le genre historique, dans lequel il s'était exercé jusqu'alors, et fit de nombreux portraits dans la manière d'Opie, son parent. Il mourut en 1844. La National Gallery a de lui deux tableaux : *Juliette et sa nourrice*, et *Première entrevue des Espagnols et des Péruviens*.

BRIGHAM le Jeune, ou **BRIGHAM Young**, chef actuel et deuxième prophète des mormons, né à Wittenham, dans l'état de Vermont (Etats-Unis), en 1801. Il était charpentier de son état, mais doué d'intelligence et de quelque instruction. Affilié vers 1840 à la secte étrange des mormons, il était président du conseil des apôtres lors du meurtre du prophète Joseph Smith (1844), et fut appelé à lui succéder par l'élection des chefs. Il débuta dans le gouvernement de la secte par un acte de haute prudence, en renonçant à tirer vengeance de l'assassinat des deux Smith, mais sans parvenir à apaiser la haine que portaient aux mormons les habitants de l'Illinois. Les hostilités se renouvelèrent avec une violence telle que les sectaires se résignèrent à abandonner leurs maisons, leurs terres cultivées, leurs bourgs, leur établissement de Nauvoo (où les icariens de Cabet vinrent s'installer en 1850), pour transporter leur culte et leurs foyers dans des contrées lointaines. Brigham, qui était aux yeux de ces fanatiques le Moïse d'un nouvel Exode, guida les colonnes vers l'Ouest, à travers des populations hostiles et de vastes déserts, franchit les montagnes Rocheuses, et, après des marches immenses et des souffrances inouïes, établit enfin son peuple entre la Californie et l'Oregon, dans la vallée du Grand Lac Salé, dans une contrée bien arrosée et admirablement choisie pour le développement d'une population nombreuse. Il fonda la cité de *Désert*, ou Nouvelle-Sion, où il construisit successivement une école normale, une salle d'assemblée, un fort, une maison de bains, des édifices publics, etc. En trois années, la colonie fit des progrès si rapides qu'elle obtint du gouvernement fédéral, d'être érigée en territoire avec faculté d'envoyer un délégué à Washington. La prétention de cette petite république théocratique serait d'arriver au rang d'Etat de l'Union, afin d'avoir sa constitution séparée. Mais une secte n'est pas un peuple; et le système de théocratie et de polygamie de celle-ci ne semble pouvoir que bien difficilement se concilier avec les institutions démocratiques des Etats-Unis. Quoi qu'il en soit, le nouveau territoire, sous le nom d'Utah, eut une entière liberté, à la condition de se conformer aux lois de l'Union, et Brigham fut officiellement reconnu comme gouverneur. Cet imposteur, malgré ses cotés ridicules, est évidemment un homme habile et capable, qui non-seulement a su fonder solidement son autorité sur le fanatisme de ses adeptes, mais encore les organiser en une société ayant des chances sérieuses d'avenir. On n'en reste pas moins confondu en présence des résultats. Ce mélange d'esprit pratique, de jonglerie et d'extravagant mysticisme, ce saint doublé d'un administrateur et d'un rigide collecteur de dîmes et d'impôts, ce pontife croisé d'industriel et de charlatan, ce Moïse qui combine les inspirations divines avec le transit des marchandises, ce prophète qui fait des révélations aux fidèles et des réclames dans les journaux, qui s'entretient avec l'ange Gabriel et qui épouse vingt femmes, et dont les images gravées portent un nimbe rayonnant, des lunettes et un habit noir, cette fondation, en plein xix^e siècle, d'une religion mi-partie mahométane et biblique, ces apôtres qui viennent prêcher leurs étonnantes absurdités jusqu'au milieu de Paris, tout cela forme un des phénomènes les plus curieux de notre temps, et dont l'Amérique, avec son industrialisme, sa haute excentricité, ses manies théologiques et les mille bigarrures de ses sectes, pouvait seule nous donner l'incroyable spectacle.

BRIGHENTI ou **BRIGHETTI** (Marie-Giorgi), cantatrice italienne, née en 1792, débuta à Bologne en 1814. Du même âge que Rossini, qu'elle voyait fréquemment chez sa mère, elle

se lia avec lui d'une étroite amitié, qui ne s'est jamais démentie. Aussi est-ce pour elle que Rossini écrivit le rôle de Rosina dans *Il Barbiere*, et de la Cenerentola dans l'opéra de ce nom. Après avoir brillé sur les principales scènes de l'Italie, Mme Brighenti se retira du théâtre en 1836 et se fixa à Bologne. Mme Brighenti est le très-spirituel auteur d'une curieuse biographie de Rossini, écrite en 1823.

BRIGHT (John), homme politique anglais, fils de John Bright de Greenbank, près de Rochdale, dans le Lancashire, est né en 1811, dans cette localité. Devenu, très-jeune encore, l'associé de ses frères dans la grande filature de Rochdale, il fit la son apprentissage économique, et comprit bientôt combien le système protecteur était fatal aux districts manufacturiers de l'Angleterre. Aussi fut-il l'un des premiers à entrer, en 1838, dans la fameuse ligue contre la loi sur les céréales, et il devint, avec Cobden, l'un des plus vaillants orateurs de cette association qui devait aboutir au libre échange (1846). En 1843, il se présenta aux électeurs de Durham et fut repoussé d'abord; élu cependant au mois de juillet, il conserva son mandat jusqu'en 1847, où il fut envoyé à la chambre des Communes par la ville de Manchester. En 1847, il proposa, comme remède à la famine de l'Irlande, l'application à ce pays du libre échange. Il demanda aussi l'envoi d'une commission royale dans l'Inde, mal administrée, pressurée et opprimée. Dans les meetings, il réclama la réforme financière, en vue surtout de réduire les armements et les établissements militaires. M. Bright, qui s'est toujours opposé à la guerre, grâce à sa double qualité de quaker et de grand industriel, s'éleva véhémentement, en 1854, contre la rupture des relations pacifiques entre l'Angleterre et la Russie. Il prit part, à ce propos, au grand meeting qui envoya une députation au czar Nicolas, pour l'engager à adopter une politique pacifique. En mars 1857, son mandat lui fut retiré par les électeurs de Manchester; mais, peu de mois après, une réélection partielle lui a rendu son siège à la chambre. En 1860, il a été l'un des insurgés du traité de commerce entre la France et l'Angleterre, qui, au point de vue des intérêts anglais, ne saurait être critiqué. L'année suivante, il fit les plus honorables efforts pour prévenir la sécession et la guerre des Etats-Unis, et n'ayant pu parvenir à enrayer le mouvement, il fut assez heureux toutefois pour empêcher l'Angleterre d'envenimer et de compliquer le débat par une intervention armée. En 1862, un vote de la chambre du commerce de New-York vint exprimer à l'éminent orateur sa reconnaissance pour le rôle intelligent et élevé qu'il avait joué dans ces événements. Depuis la mort de Cobden, M. Bright est, en Angleterre, le plus illustre représentant des idées de réforme libérale et de libre échange. Depuis quelques mois, il s'est mis à la tête du mouvement réformiste d'où est sorti le *bill de réforme parlementaire* présenté par M. Gladstone au mois de mars 1866, et il a prononcé sur ce sujet des discours très-importants, entre autres celui du meeting de Rochdale.

M. Bright a pris une place importante dans l'histoire politique de ces vingt dernières années; c'est une figure à part et qui n'a pas son analogue en Angleterre. L'éminent ami de Richard Cobden est encore un orateur de premier ordre, et voici le jugement porté sur lui par M. Hutton, l'auteur des très-remarquables études parlementaires insérées dans la *Pall-Mall Gazette*, et qui ont éveillé la curiosité de tous ceux qui s'occupent de la politique anglaise. « Le *Credo* politique de M. Bright ne se compose guère que de deux articles : une ardente foi dans la majesté du peuple, un souverain mépris pour ces conventions arbitraires qui assignent la puissance à ceux qui n'ont pour eux que le hasard de la naissance. Ce qui distingue surtout le talent oratoire de cet homme d'Etat, c'est une sorte de recherche littéraire, une magnificence d'expression peu en rapport avec la sécheresse habituelle des discours de nos *leaders*. M. Bright, qui représente notre politique extérieure durant des siècles comme une *infâme idole* arrosée du sang des victimes humaines; qui compare nos armements de terre et de mer à ces sacrifices que les Scythes offraient au dieu Mars; qui ne prononce jamais un discours de quelque importance sans donner un libre cours à son indignation contre la chambre des lords; qui ne peut faire une allusion à l'Eglise établie sans un mépris évident, traitant les évêques d'iniques; M. Bright, qui semble ainsi porter une haine vigoureuse à ces vieux préjugés qui ne réduisent la capacité politique du peuple que pour mieux faire toucher du doigt l'incapacité des classes privilégiées; M. Bright, disons-nous, ne sauve ses intempérances de langage que par la beauté littéraire de ses inspirations, qui revêtent d'une forme splendide ses colères et ses imprécations. »

En résumé, M. Bright est aujourd'hui le représentant des idées de paix et de liberté. Comme M. de Girardin en France, il s'élève contre les armées permanentes, qui absorbent sans profit les ressources des Etats, les réduisant aux expédients lorsqu'il s'agit d'équilibrer leur budget, et opposent une barrière aux progrès de la science et de l'indus-

trie. Enfin, il est partisan déclaré de la liberté sans restriction, sans qualification, c'est-à-dire de toutes les libertés.

BRIGHT (sir Charles TILSTON), ingénieur anglais, né en 1832, fit ses débuts dans la spécialité qu'il a toujours suivie depuis, en entrant comme ingénieur au service de la compagnie du télégraphe sous-marin entre l'Angleterre et l'Irlande. En 1856, il fut l'un de ceux qui conçurent le projet de relier l'Irlande à l'Amérique par un câble sous-marin; il fut peut-être le seul homme sérieux et convaincu parmi les auteurs d'une entreprise qui fut condamnée, à son début, par tant d'éminents physiciens, et dont le succès récent vient de donner une fois de plus raison aux spéculateurs contre les savants. Le professeur Faraday constata le phénomène de *retardation*, qui se produit sur les fils ou câbles télégraphiques immergés dans une ligne immense; de son côté, le professeur Morse était d'avis que le câble, déposé à une profondeur énorme, serait écrasé sous le poids de la masse liquide qu'il aurait à supporter. Malgré la première déconfiture de cette onéreuse entreprise, dont l'insuccès, comme on sait, ne fut que provisoire, les services de l'ingénieur n'en restèrent pas moins acquis; il fut créé chevalier. Depuis, sir Charles Bright a préparé ou secondé des projets analogues, notamment la ligne télégraphique qui doit relier l'Inde anglaise à l'Europe par la voie du golfe Persique et de la Mésopotamie.

BRIGHTON, ville maritime d'Angleterre, comté de Sussex, à 75 kilom. S. de Londres, au fond d'une baie de la Manche. Brighton, simple hameau il y a cinquante ans, ne renfermait que 12,000 hab. en 1820; c'est aujourd'hui une des villes de bains de mer les plus fashionable du Royaume-Uni, et sa population s'élève à 80,000 hab. Les rues de cette ville moderne sont larges, bien alignées, ornées de maisons de brique d'une architecture simple et élégante à la fois. L'édifice le plus remarquable est le Pavillon oriental, que le roi George IV fit construire pour sa résidence d'été : ce palais, du style le plus baroque, a de la magnificence dans sa bizarrerie même; la chapelle est fort belle et les écuries, d'architecture moresque, sont justement admirées. La *Vieille Eglise*, située à l'extrémité nord-ouest de la ville, renferme de beaux fonts baptismaux, sculptés sous Guillaume I^{er}. L'*Eglise Neuve* (Saint-Pierre), élégant édifice ogival, a été bâtie en 1824, sur les plans de Barry. Les autres constructions qui offrent de l'intérêt sont : la chapelle de Sainte-Marie, joli monument dorique élevé, en 1827, sur les plans de M. Wills; la chapelle unitarienne; le théâtre; l'hôpital du comté de Sussex; l'embarcadere, construit en 1823 sur les dessins du capitaine Brown, etc. Brighton a de fort belles promenades : celle qui longe la mer (*Marine parade*) doit à son exposition au midi d'être le rendez-vous de la société fashionable et... frioleuse des baigneurs; le Steyne est une place charmante, bordée de maisons de tous côtés, excepté vers la mer, et ornée d'une statue de George IV, par Chantrey; au nord de la ville, sur le sommet des dunes, s'étend le champ de courses, d'où l'on jouit d'une vue admirable.

BRIGIANI, peuple de l'ancienne Gaule, qui habitait le pays appelé dans la suite Briançonnais.

BRIGIOSUM, nom latin de Brioux.

BRIGITTE (sainte), patronne d'Irlande, née à Fochard (comté d'Armagh), morte en 525. Elle se retira dans une cellule qu'elle construisit sous un gros chêne, et qui prit depuis lors le nom de *Kill-Dara* (Cellule du chêne). Un assez grand nombre de femmes étant venues se mettre sous sa conduite, elle les réunissait en communauté, et plusieurs monastères d'Irlande adoptèrent la règle qu'elle avait établie. Son corps fut transféré dans la cathédrale de Down-Patrick en 1185, époque où il fut découvert. L'Eglise célèbre sa fête le 1^{er} février. La cellule ou le monastère de Kill-Dara fut le centre autour duquel s'éleva la ville de Kildare.

BRIGITTE, **BRIGITTE** ou **BRÏTE** (sainte), fille de Birger Pehrsson, de l'illustre famille des Brahe, sénéchal de la province d'Upland, et petite-nièce par sa mère de Birger Jarl, naquit en Suède vers 1302 ou 1304, mourut à Rome en 1373. Sa première éducation fut empreinte d'un ascétisme sévère, et de bonne heure elle se distingua par ses vertus et sa piété. De bonne heure aussi, elle eut des visions et des apparitions. La légende raconte que jusqu'à l'âge de trois ans elle resta muette; mais quand elle se mit à parler, elle s'exprima dans un langage si pur, et ce qu'elle disait était si sensé, que tout le monde en était émerveillé. A l'âge de treize ans, contrainte par la volonté de son père, elle épousa Ulf Gudmarsson, jeune homme de dix-huit ans, qui devint plus tard sénéchal de Nérice; elle lui donna huit enfants. Les deux époux entreprirent le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, pendant lequel Ulf tomba gravement malade. Se sentant à toute extrémité, il fit vœu, s'il se rétablissait, de prendre l'habit monastique. Il se rétablit en effet, et, à son retour en Suède, se sépara de sa femme et entra au monastère d'Alvastra, dans l'Ostrogothie, où il mourut en 1344.

Dès ce moment, Brigitte se livra plus que jamais à toutes les pratiques d'une dévotion